

Utile ?

Fin 2020, « nous » avons été confrontés au sujet de l'utile et de l'inutile, du non-essentiel, non sans émotions et sans interrogations. L'art ? Non essentiel. Le lien social ? Pas mieux. Les livres ? Drôle de question...

Sensible à l'éphémère, à l'incongru, au presque rien, adepte de l'imprévisible, du Beau, du "sans but identifiable", la question de l'utile de l'inutile fait partie de ma vie depuis longtemps. Je suis de celles qui préfèrent sauter un repas pour voir un film sur grand écran, avec le sentiment palpable d'en ressortir nourrie. La vie de famille, la vie "adulte" ont confronté cette approche : m'entendre répondre "ça ne sert à rien" à l'expression de toutes ces choses qui m'ont construite a touché des zones sensibles, ébranlé spontanément des structures internes qui, quand je vais creuser loin, sont rien de moins que liées au sens de la Vie, de l'existence et au mode de relation que j'entretiens avec tout ça, et avec les autres. Autant dire que le sujet n'est pas aussi anodin qu'il en a l'air.

Bref. J'ai voulu creuser.

Fin 2020, on s'est réuni à plusieurs pour plancher sur ces notions, regarder comment ça résonnait dans nos vies, à l'intérieur de nous, avec quelles convictions on avançait sur le sujet, et les questions que cela (nous) posait.

L'utile et le fonctionnel

Une évidence : l'être humain ne peut pas se résumer à la satisfaction de ses besoins biologiques*.

Dormir boire manger, s'ils permettent à l'organisme de fonctionner, ne comblent pas une vie humaine : sans interaction, sans affection, l'être humain dépérit. La base de la pyramide de Maslow ne suffit donc pas à nous maintenir en vie : nous avons d'autres besoins fondamentaux à satisfaire,

qui s'articuleront différemment selon chacun de nous pour maintenir notre « élan vital » et au travers desquels nous nous réaliserons en tant qu'être humain : besoin de sécurité, d'amour, de reconnaissance, d'être en lien, de créer, de s'exprimer, besoin de liberté, de comprendre, de rêver, d'apprendre... D'où le « pianiste » incarné par Adrian Brody en 2002 a-t-il tiré sa force de rester en vie et de combattre si ce n'est dans la musique et sa croyance ferme en la beauté jusqu'à sa rencontre qui le sauvera.

A la différence des besoins physiologiques, ces besoins peuvent rester inconscients, sans doute encore plus facilement s'ils n'ont pas de réponse matérielle. J'ai besoin d'un toit, d'une nouvelle paire de chaussettes : j'identifie facilement la forme de la réponse... J'ai besoin d'amour ? Autre paire de manches... inquiétante : la réponse ne se trouve pas au rayon amour du supermarché. Comment et où le trouver ? Peut-être, finalement, est-il plus simple de taire ce besoin, s'il n'est pas comblé, pour ne pas avoir à me confronter au manque... Ah tiens, je fonctionne quand même sans recevoir et exprimer mon amour ... bon alors était-ce vraiment bien utile si je peux m'en passer ? De quoi je me plains tant que j'ai des pâtes dans mon assiette le soir ? Spoiler : ne pas accepter que ces besoins sont fondamentaux, les occulter, alimente notre mal-être croissant jusqu'à perdre le sens et le goût de la vie...

Il y a une différence entre le fonctionnel, qui permet simplement à la machine de se tenir debout et d'avancer, et « l'utile », qui vient combler tous les autres besoins de l'être humain, le nourrit en sa qualité d'être humain, le définit et le réalise, pour soi autant que pour la communauté.

L'inutile et le gratuit

A l'usage, ce qui est utile est souvent assimilé à *ce qui a une finalité que l'on peut constater voire palper*. Sa légitimité réside alors dans sa fonction identifiable, que l'on puisse observer ce qu'il produit à un terme donné. Cela devient : mesurable, rentable, monnayable. Des mots et des idées que l'on connaît bien, qui jalonnent nos vies professionnelles et notre quotidien de contemporain de

la « société de consommation »¹. Mais alors si n'est utile que ce qui « sert à quelque chose », d'une part la définition va être inhérente à chacun, d'autre part, elle remet au second plan ce dont on ne peut pas mesurer la nécessité et nie la légitimité de tout ce dont la conséquence ne se mesure pas objectivement... le beau, l'art, l'humour et le jeu, le geste pour le geste, le don gratuit... que fait-on alors du château de sable à marée basse, du sourire à la boulangère et du bouquet de fleurs ?

Que fait-on de celui ou celle qui n'identifie pas ou plus de fonction à son existence, celui auquel le monde ne concèdera pas d'utilité dans la société ? Comment faire, alors que de nombreuses « fonctions » humaines peuvent de plus en plus être remplacées par des machines ?

Poser un acte « inutile », inefficace, me paraît avoir de nombreuses vertus. Parmi elles, il y a celles d'avoir cette opportunité de sortir de l'injonction d'être producteur et consommateur, de redonner à l'Être sa préséance sur l'Avoir. Mon geste, ma pensée, le fruit de mon imagination, n'ont plus besoin de produire et de justifier leur existence. Si vraiment on tient à parler d'utilité, alors, céder à « l'inutile » pourrait en avoir une, de choix : c'est un espace pour reconnaître et développer mes talents singuliers, et à terme, être mesure de pleinement contribuer par eux au collectif. C'est aussi une manière de me relier à l'autre et au monde. « A force de se concentrer sur l'utile, on en finit par oublier l'essentiel » (Edgar Morin) : L'utile, serait-ce ce qui a une fonction, l'essentiel, ce qui nourrit notre essence, c'est-à-dire, nous, au plus profond ? Si tel est le cas, alors le besoin que nous ressentons est bien légitime... si on ne comble pas ces besoins essentiels, si l'on ne nourrit pas ce qui a du sens pour nous, ce qui est important, si on ne continue pas à le faire vivre, si on l'assèche... qu'advient-il de nous ? Du sens de notre vie ? de la nécessité de vivre ? On comprend mieux la violence du « ça ne sert à rien » qui s'entend comme un « je nie ta vision de l'existence » partagée par la plupart des participants.

¹ A ce titre, il peut être intéressant de lire le 1^{er} volet de la trilogie dystopique de Jean Baret : Bonheur™ qui décrit un monde dans lequel toute action, relation humaine, tout événement est monétisé et monétisable, jusqu'à la guerre et la misère, dépouillant totalement l'individu de sa qualité humaine.

Une autre, qui me paraît essentielle, c'est d'autoriser le cours des choses à prendre un chemin inattendu, et les laisser échapper à notre contrôle. Il y a là une reconnaissance de la nature même de la vie : incertaine, inattendue, surprenante, que sait-on de l'avenir si ce n'est que l'on ne sait rien de lui ? « L'inutile » entendu comme ce qui n'a d'autre finalité que celle d'exister prend le contrepied d'une vie cadrée et optimisée et nous invite à la confiance plutôt qu'au contrôle, à célébrer la vie pour ce qu'elle est. Quand ils imaginent des machines et des histoires incroyables au creux de leurs rêveries, les enfants sont absous par nature des problématique de rentabilité, et de fait ils ouvrent une porte sur un nouveau possible, un « pourquoi pas après tout » qui est à la source de toute innovation. Quand je vais me perdre dans les rues d'une ville que je ne connais pas, je deviens disponible à une réalité que je n'ai pas prévue : il pourra en sortir de l'extraordinaire comme du banal ou du dangereux... je laisse la vie faire son œuvre à ce moment donné : je lui fais confiance. Cet inattendu, cet extraordinaire inutiles par essence ne font-ils pas le lit des émotions qui marquent et des plus beaux souvenirs ?

La relation au temps, aussi, est différente : si l'on n'a pas besoin d'être rentable et efficace, alors on peut prendre le temps. Celui qui nous paraît juste. Quand Laurent Voulzy sortait un album après 9 ans d'écriture, on se doute bien qu'il s'est exempté de la logique de rentabilité. L'urgence contre la qualité et l'authenticité. Le gratin maison contre le poisson pané surgelé.

Et puis, au fond, toutes ces choses qui peuvent être identifiées comme futiles, superflues, inopérantes et qui sont si promptes à nous faire sentir vivants trouvent des alliés inattendus avec les chiffres : le travail est plus efficace quand on perd du temps à la machine à café, les bisous et les câlins renforcent le système immunitaire, les scientifiques trouvent de plus en plus de vertus

thérapeutiques aux résultats mesurables à l'Art chez les malades². Par ricochet, on a envie d'accorder aux châteaux en Espagne le bénéfice du doute.

Le cas particulier de l'Art et du Beau

A l'aune de la fonction et l'utilité immédiate, on peut s'en passer allégrement. On peut passer une vie sans mettre le pied dans un théâtre et sans s'extasier sur la beauté de la nature. Le beau est une variable d'ajustement simple à faire valoir, et on l'a vu lorsqu'il a fallu arbitrer les fermetures des commerces et des lieux de culture : la décision de se passer quelque temps d'art et d'artistes n'a pas été longue à prendre.

On comprend : chacun n'aura pas nécessairement ni besoin ni envie à faire valoir le beau et l'art dans sa vie. Encore moins dans une logique de rentabilité. Pour les autres, cela nourrira des aspirations supérieures, et leur donnera tout simplement le sentiment d'être en vie.

Cela me paraît être aussi un pari sur le long terme : quid de l'imaginaire et de l'esprit critique dans un monde sans art, quid de l'avenir et de nos qualités d'être humain dans un monde sans imagination, sans rêves fous. Quel relief de l'émotion ? L'art comme expérience et socle culturel partagé, n'a-t-il pas, fondamentalement, un sens et une fonction anthropologique ?

On a conclu notre échange par zoom par une question posée par Nathalie : dans les cités, l'habitat est souvent réduit au fonctionnel par mesure d'économie. Cela peut-il impacter sur le sentiment de participer à la vie de ceux qui y vivent ? Sur la perception de leur propre valeur ? Sur leur confiance en l'avenir ? Cela m'évoque l'association ré-enchantement, pépite de confiance à découvrir, qui donne une seconde vie aux objets destinés aux vitrines éphémères de maisons de luxe auprès des « populations défavorisées », pour remettre du rêve et du beau dans leur quotidien.

² : Lire à ce titre, entre autres, le merveilleux essai d'Emmanuel Bigand et Barbara Tillman *La Symphonie neuronale*.

L'inutile et la liberté

Il est donc question, avec la question de l'utilité, de choix et de liberté.

Nous n'aurons pas tous les mêmes besoins essentiels : et c'est tant mieux, même si ça complique l'existence, c'est ce qui en fait la nuance et la richesse. Quand j'ai besoin de lire ou d'aller au cinéma pour rêver et alimenter ma réflexion, certains auront besoin de régularité dans leur quotidien pour se sentir en sécurité et en pleine santé. Ok. Le tout est d'arbitrer, face à nous-mêmes, à quel moment j'agis au détriment de l'autre, enfermé dans mes excès. Et si peu libre à ce moment-là. Si revendiquer un droit à l'inutile est un acte libre alors il va de pair avec ma responsabilité : envers le collectif, autrui, ceux que j'aime, et ma propre intégrité.

Je me suis passionnée pour ce sujet, et je ne suis pas au bout de l'explorer. Merci à Nathalie, Yannick, Florence, Virginie, Noémie, Laurence, Magali, Marie-Christine et Eveline pour leurs contributions précieuses et nos échanges qui deux ans après continuent de mûrir et travailler. Et pour vous ? Personnellement ? Qu'est-ce qui est utile et qui ne l'est pas pour l'autre, vos proches ? Qu'est-ce que cela dit de vous et de l'autre ? Souvenez-vous d'un moment où ce qui vous paraissait essentiellement utile à vos yeux a créé un conflit, une incompréhension ?